



Lidia Jorge

Rompre le silence

Née dans l'Algarve en 1946, Lidia Jorge commence par enseigner. Une activité qu'elle interrompt le temps d'un séjour en Afrique où elle assiste à la fin des guerres coloniales. À son retour, elle se décide à publier son premier roman, huit autres ont suivi.

Propos recueillis par Stéphanie Janicot

muze : Vous souvenez-vous de ce qui vous a poussé à écrire la nouvelle reproduite dans les pages qui précèdent ?

Lidia Jorge : Il y a eu tout un réseau de circonstances autour de l'écriture du « Mari ». Parler de tout cela, pourtant, est très difficile. Surtout parce que, entre-temps, ce récit a fait son chemin et la fiction s'est mise à vivre indépendamment de ses sources. L'origine remonte très loin dans mon enfance. Entre 11 et 13 ans, lycéenne, j'ai habité une maison dans une rue où vivait un pêcheur avec sa femme et ses deux enfants. Il s'agissait d'un homme qui pouvait devenir très violent sous l'effet de l'alcool. Quand le soir tombait, femme et enfants priaient devant la fenêtre ouverte, en l'attendant. À l'intérieur, il y avait un petit autel, où les chandelles étaient allumées. Cette image m'a poursuivie longtemps. De même que le son de leurs voix.

muze : Pourquoi avoir choisi le personnage d'une concierge ?

L.J. : Bien longtemps après, devant mon appartement à Lisbonne, il y avait une concierge qui était horriblement insultée et frappée par son mari. Une soirée, j'étais fiévreuse, allongée au lit, et j'ai commencé à écouter, exactement, les mêmes cris de femme qui précédaient les scènes de violence provoquées par le pêcheur de mon enfance. J'ai écrit ce texte pendant cette nuit-là. Le texte complet, comme vous l'avez lu. Ce conte provient de la réalité. Deux moments séparés par vingt-cinq ans et une révolution. Pourtant, deux moments jumeaux.

muze : Que souhaitez-vous montrer avec cette dévotion aveugle à l'homme ?

L.J. : Au début, rien. Je n'avais pas l'idée de faire une démonstration, seulement l'envie de parler d'une perplexité, me

demander pourquoi, plonger là-dedans sans questionner. Pourtant, tellement de pages ont été écrites sur ce conte qu'aujourd'hui je comprends que j'ai parlé d'un côté inexplicable de l'amour. Quand le conte est paru, d'abord dans une revue universitaire, puis dans une revue féminine, on a dit qu'il s'agissait de l'amour d'une femme primitive, pas cultivée. Après, au début des années 1990, qu'il s'agissait d'une histoire portugaise. Le temps a passé au cours duquel on a appris beaucoup là-dessus. Notamment que la soumission entre femme et homme dépasse les frontières de classe, de génération et de nationalité. Ce paravent de fausse interprétation, pour le bien et pour le mal, est dépassé.

muze : La générosité naïve de la femme du peuple revient parfois dans vos romans, opposée à la pensée normative de la femme bourgeoise.

En quoi est-ce important pour vous de souligner l'incompréhension entre les deux univers ?

L. J. : Cela vient de très loin, cette idée que l'amour doit être rêvé en tant qu'image de fusion complète. Nous sommes incités à penser qu'il s'agit d'un fait de nature, et que l'incompréhension dans un couple est un écart par rapport à une norme de complétude. C'est faux. L'amour opère de façon asymétrique entre les personnes. Pour moi, c'est émouvant. Cela exige un effort d'intelligence de poursuivre la trajectoire intime de personnages plus proches d'une espèce de subtilité ontologique qui les fait aller plus loin. Parmi ceux qui sont démunis de culture, ou même de sagesse, le flux de cette force intime, parfois, m'apprend beaucoup plus que ce que je vois parmi les sages. Le discours démuné est plus proche d'une vérité essentielle. D'ailleurs, j'ai l'idée que le fait d'écrire sur l'intervalle entre le désir et la complétude nous apprend à démêler notre nature. C'est pourquoi le récit peut offrir des éclairs de lucidité.

muze : Dans plusieurs de vos romans, l'héroïne est une jeune femme issue de la bourgeoisie, mais différente, en rupture avec son milieu. D'où vient cette récurrence ?

L. J. : Ce serait facile de dire qu'il s'agit d'une question autobiographique. C'est vrai que l'on y retrouve des traits de mon expérience personnelle. Mais cela serait une explication appauvrie et paresseuse. Il s'agit surtout d'un choix délibéré. La rupture avec le milieu brise les chaînes et crée la dynamique de l'expérience solitaire du devant. Elle pousse à toute une série de gestes hardis qui mettent les personnages devant le doute et le péril. J'aime ces

caractères. Je ne triche pas si je dis que j'apprends avec eux.

muze : Vous avez vécu une guerre en Afrique qui vous a d'ailleurs inspiré un roman. Cette expérience explique-t-elle la violence que l'on sent si présente dans les rapports entre les gens dans vos romans ?

L. J. : Oui, j'ai vécu pendant la guerre coloniale en Angola et au Mozambique. Là, j'ai appris que la potentialité de violence que l'on transporte en nous, même chez les plus pacifiques, est un fait de nature. J'ai compris – et cela m'a coûté très cher – que les bien élevés, les civilisés, les raffinés même, transportent avec eux une petite boule de feu prête à exploser, si les circonstances l'exigent.

Ce conte provient de la réalité. Deux moments séparés par vingt-cinq ans et une révolution. Pourtant deux moments jumeaux.

Je venais de laisser l'Université de Lisbonne et, à cette époque-là, on nous prêchait que les femmes étaient des personnes plus gentilles, plus amicales, celles qui allaient enfanter le monde, étaient faites d'un amour proche du divin. J'ai vu le contraire. Hommes et femmes similaires, une fois sous le ravage de la perte, de la mort et de la guerre. Ça m'a marquée pour toujours. J'ai l'idée, romantique, peut-être, qu'en parlant de tout ça on peut en éviter une partie. On offre un abrégé de l'histoire, avant l'histoire venue.

muze : On retrouve dans « Le mari », comme dans nombre de vos romans, l'idée de tragédie annoncée. Que cherchez-vous à exprimer du monde contemporain ? Et principalement de la femme contemporaine ?

L. J. : Je crois que la femme pourrait jouer un rôle de transformation de la société dans le sens d'une autre conception de fraternité plus maternelle que celle-ci, fondée sur les droits humains, mais en pratique éloignée de la justice. Je continue, malgré tout, à croire que la maternité, que toute femme porte en elle, peut déclencher une autre proposition. Et je crois que l'un des aspects positifs de notre contemporanéité provient de l'acceptation d'un côté féminin de la part des hommes jeunes. Toutefois, par contradiction, les femmes s'approchent à grands pas d'adopter, pour elles-mêmes, les tics du pouvoir traditionnellement masculins. Nous traversons un moment fascinant de clairvoyance. Le plus important sera un changement, côte à côte, homme et femme, pour ne pas laisser le monde sombrer sous le poids du développement.

muze : Votre écriture est poétique, lyrique, dense et foisonnante. Est-ce lié à la langue portugaise ou à votre manière propre de jongler avec les mots et les images ?

L. J. : On est tenté, au Portugal, de lier les caractéristiques poétiques de notre langue et toute une tradition de « poéticiser » la forme narrative. Cela donne une forme particulière au récit de certains écrivains, dont je fais partie. Pourtant, la langue portugaise permet un tout autre type d'écriture, plus directe, plus cartésienne, disons. Alors, pourquoi choisir cette façon de créer ? Je ne sais pas. Pour ma part, j'écris derrière les masques des personnages, je me mets

sur leurs épaules, et je me laisse porter par leurs mouvements. De nouveau, je ne triche pas, j'écris selon ce que le sujet de la narration exige. C'est en définitive la voix d'autrui que je transforme en « moi ». Même si, parfois, il me semble exactement le contraire.

muze : Comment travaillez-vous vos phrases ?

L. J. : Puisque elles sont doubles, longues et foisonnantes, j'essaie toujours de les rendre plus simples, plus directes, plus claires et rationnelles. Pour moi, cela est un devoir. Qui connaît mes premiers livres et les derniers sait bien que j'ai réalisé un parcours dans le sens de chercher la clarté.

muze : Est-ce que la rythmique du fado a une influence sur la tournure de vos phrases ?

L. J. : Je ne l'éprouve pas. Pourtant, si cette association est permanente, peut-être que le lien est antérieur au récit. Je ne rejette pas l'idée qu'il y ait un chant typique de la langue, un penchant vers la déclinaison du sentiment, peut-être la nécessité de chanter, ou d'écrire, sur l'amour manquant pour que l'espoir se réalise. C'est un oxymore, bien sûr, mais est-ce que le roman n'est pas un genre fondé sur l'antithèse et la contradiction ? ■

(▶) Lire Lídia Jorge



LA NUIT DES FEMMES QUI CHANTENT

(Éditions Métailié, 324 pages, 22 €.)

À la fin des années 1980, cinq femmes s'allient pour former un groupe de chanteuses. Une Africaine à la voix de blues, deux sœurs très douées, la jeune Solange recrutée pour écrire les textes et l'inflexible Gisela qui exerce sur ses compagnes une véritable tyrannie. Plus de vingt ans après les faits, Solange se souvient des journées de labeur et de larmes qui ont mené à une véritable catastrophe. Dans son dernier roman, Lídia Jorge conjugue magnifiquement l'amour, l'ambition, la discipline et l'aveulement.



LE VENT QUI SIFFLE DANS LES GRUES

(Éditions Métailié, collection Suite portugaise, 448 pages, 12 €.)

Milene est une fille de la bonne aristocratie portugaise que ses oncles et tantes maintiennent sous tutelle car elle est l'héritière d'une jolie fortune. Lors d'une journée dramatique, elle est recueillie par une famille venue des colonies africaines. Avec la simplicité qui est la sienne, Milene s'attache à la famille, tombe amoureuse d'un des fils qui travaille comme grutier. Dès lors, chaque jour, elle va s'asseoir en bordure du chantier pour l'observer. Mais tout cela n'est pas convenable... Dans les yeux de la douce Milene, les tensions et les paradoxes d'un Portugal à la recherche de son identité prennent une dimension poétique.

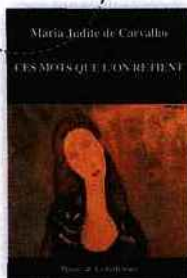


LA FORÊT DANS LE FLEUVE

(Éditions Métailié, collection Suites, 394 pages, 11 €.)

En rupture avec sa famille et son milieu, Júlia se retrouve veuve en charge d'un petit garçon. Sa rencontre avec Anabela lui fait découvrir la chance d'une amitié hors du commun. La personnalité d'Anabela capable de sacrifices pour s'élever dans l'existence paraît un exemple pour Júlia, mais ne tarde pas à ressembler à une vampirisation. La voix de Júlia, narratrice du roman, semble annoncer un drame à venir autant que des chances à saisir pour accéder à sa propre vérité.

À découvrir



María Judite de Carvalho

CES MOTS QUE L'ON RETIENT

(Ed de la Différence coll Mimos, 96 pages 7 €)

Ce récit court est celui d'une femme hantée par sa trahison : âgée d'une vingtaine d'années, elle écrit à son père afin de dénoncer la liaison de sa belle-mère avec un jeune homme.

Le père la chasse de la maison et mourut sans lui avoir pardonné. L'héroïne retourne dans la maison de son enfance et laisse affleurer les souvenirs.

« Ta belle-mère était la maîtresse de Vasco, dont tu étais amoureuse... Quoi de plus naturel ? Naturel que tu aies été amoureuse de lui. Les petites filles de quatorze ans s'éprennent facilement des hommes plus âgés. Naturel que ta belle-mère ait été sa maîtresse. Il était beau garçon, oisif en plus – les femmes adorent les hommes qui n'ont rien à faire, et donc ont le temps de s'occuper d'elles (à condition, bien entendu, d'avoir un mari qui gagne de l'argent). En outre, ton père avait un caractère difficile, n'est-ce pas ? »

Née à Lisbonne en 1921, décédée en 1998, Maria Judite de Carvalho a bâti une œuvre singulière. Sous une apparence légère, elle déroule les fils complexes de la nature féminine : sentiments contradictoires, inévitable solitude, déshumanisation du monde à venir. La renommée lui est venue en 1959 avec *Tous ces gens, Mariana...* Ses livres sont peu à peu réédités en français par les Éditions de la Différence.

Leonor Baldaque, ici dans *Le miroir magique*, de Manoel de Oliveira, vient de publier son premier roman : *Vita (la vie légère)*, éditions Gallimard, collection Blanche, 112 pages, 11,90 €.



Manoel de Oliveira, trésor vivant

Cinéaste emblématique du ^{xx}e siècle portugais, Manoel de Oliveira, né en 1908, tourne cette année ! Ce qui fait de lui le réalisateur le plus âgé du monde. *Gebo et l'ombre* sortira en salle en 2012.

▶ Son dernier DVD

L'ÉTRANGE AFFAIRE ANGÉLICA

C'est un réalisateur de 102 ans qui réalise en 2010 ce film sorti en DVD en mars dernier. Le regard narratif est pourtant celui d'un jeune homme, Isaac, un photographe que l'on vient quérir en pleine nuit pour photographier une jeune femme de l'aristocratie qui vient de décéder. Alors qu'il cadre la jolie morte dans son objectif, Isaac voit le visage s'animer. Troublé, amoureux, son esprit ne trouve plus la tranquillité. En développant les photos, il lui semble qu'Angélica est vivante et lui adresse des signes. Est-il fou d'amour ou fou tout court ? Dès lors, la quête d'Isaac à travers la ville se teinte de nouvelles couleurs...

▶ Son film le plus international

LE COUVENT

Adapté du roman *Les terres du risque* d'Agustina Bessa-Luis, *Le couvent* met en scène deux stars : John Malkovic qui joue le rôle d'un professeur persuadé que Shakespeare était un juif espagnol et Catherine Deneuve dans celui de son épouse. Tous deux se rendent dans un couvent afin de trouver des documents susceptibles de confirmer cette intuition...

▶ Son égérie

LEONOR BALDAQUE

La comédienne portugaise Leonor Baldaque, qui joue dans de nombreux films de Manoel de Oliveira, est la petite-fille d'Agustina Bessa-Luis. Si bien qu'il lui arrive d'incarner des personnages qui sont les doubles fictifs de sa grand-mère. On la voit notamment dans *Inquiétude* (1998), *Le principe d'incertitude* (2002) ou *Le miroir magique* (2009), autant de films adaptés des romans d'Agustina.